

CONSIDÉRATIONS

N° 134.

GÉNÉRALES

SUR LES MALADIES ÉPHÉMÈRES ;

THÈSE

*Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris ,
le 19 juin 1819 , pour obtenir le grade de Docteur en
médecine ,*

PAR ANSELME-PROSPER DUMONT-DELALONDE , de Condé ,

Département du Calvados.

Si desint vires, tamen est laudanda voluntas.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine , rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1819.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

	M. LEROUX, Doyen.
	M. BOURDIER.
	M. BOYER, <i>Examineur.</i>
	M. CHAUSSIER, <i>Examineur.</i>
	M. CORVISART.
	M. DEYEUX.
	M. DUBOIS, <i>Examineur.</i>
	M. HALLÉ.
	M. LALLEMENT.
	M. PELLETAN.
	M. PERCY.
	M. PINEL.
<i>Professeurs.</i>	M. RICHARD.
	M. THILLAYE.
	M. DES GENETTES.
	M. DUMERIL.
	M. DE JUSSIEU.
	M. RICHERAND.
	M. VAUQUELIN.
	M. DESORMEAUX.
	M. DUPUYTREN.
	M. MOREAU.
	M. ROYER-COLLARD, <i>Examineur.</i>
	M. BÉCLARD, <i>Président.</i>
	M. MARJOLIN.
	M. ORFILA, <i>Examineur.</i>

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs ; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON ONCLE,

MONSIEUR L'ABBÉ DE CROISILLES,

Docteur en théologie ; Chanoine et Vicaire-général titulaire du
diocèse de Bayeux ; ancien Vicaire-général de Cambrai.

A LA MÉMOIRE DE MON AÏEUL,

MONSIEUR DUMONT-DELALONDE,

Avocat au parlement de Normandie ; ancien Seigneur d'Urville ,
et grand Bailli haut Justicier Vicomtal , Héréditaire de Conde
et Fresne.

A. P. DUMONT-DELALONDE.

A MON ONCLE,

MONSIEUR HENRI DE CROISILLLES,

Docteur en théologie; Chancelier et Vicaire-général de l'Université de Bayeux; ancien Vicaire-général de Cambrai.

A LA MÉMOIRE DE MON AÏEUL,

MONSIEUR DUMONT-DELAIGNE,

Avocat au Parlement de Rouen; et ancien Secrétaire d'Etat; Grand Bailli dans l'ancien Général. Il est décédé le 10 Mars 1789.

A. P. DUMONT-DELAIGNE

CONSIDÉRATIONS

GÉNÉRALES

SUR LES MALADIES ÉPHÉMÈRES.

LE médecin praticien, celui qui, accordant moins d'importance à la théorie qu'à l'observation continuellement répétée des maladies, s'efforce de déterminer dans tous les cas, dès le début, quelle sera l'issue des affections morbides, est souvent frappé, et de la rapidité avec laquelle certaines d'entre elles parcourent leurs périodes, et du peu de danger qui les accompagnent ; tandis que d'autres, dont le mode d'invasion est à peu près le même, ont une durée beaucoup plus longue, ou menacent directement les jours du malade. Il est donc de la plus haute importance pour le pronostic, de signaler les caractères qui peuvent servir à distinguer les maladies éphémères de celles que leur gravité place trop fréquemment au-dessus de la puissance de l'art. Cette étude est d'autant plus intéressante, que les affections que l'on a désignées sous le nom de *malignes* prennent quelquefois, en se manifestant, toutes les apparences des lésions les plus fugitives de nos organes.

Les maladies que nous appelons *éphémères* ne sont point d'une nature essentiellement différente de celle des autres affections morbifiques.

Le domaine de la pathologie ne se compose plus que de l'étude

des lésions diverses de nos organes; toutes les maladies peuvent se rapporter à des chefs principaux , dont le nombre est déterminé par celui des parties affectées; et l'étude de leurs symptômes se réduit presque exclusivement à l'examen approfondi des influences réciproques que les nombreux rouages de la machine animale exercent les uns sur les autres.

Dans l'état de parfaite santé toutes les fonctions s'exécutent avec une régularité qui est une source continuelle de plaisir pour celui qui en jouit; mais, aussitôt que les causes morbifiques ont agi avec assez d'énergie pour détruire cet équilibre de toutes les actions vitales, il en résulte des désordres plus ou moins graves, et l'état de maladie se manifeste. Si l'action perturbatrice est peu intense, il ne se manifeste dans les fonctions des organes affectés que des dérangemens peu considérables et qui se terminent en un, deux ou trois jours. Ces lésions prennent alors le nom de *maladies éphémères*; tandis que, quand la cause est plus puissante, la lésion étant plus profonde, la maladie devient plus grave, plus difficile à guérir, et constitue une affection aiguë qui peut déterminer la mort dans un temps bien moins long que celui que nous avons désigné pour terme des maladies éphémères.

Les caractères de celles-ci sont donc, non-seulement de se terminer en très-peu d'heures ou de jours, mais encore de n'être accompagnés d'aucun danger pour le malade.

Les causes des affections éphémères, les dispositions organiques qui semblent y prédisposer le plus, les caractères distinctifs de la plupart d'entre elles, et enfin les règles générales de traitement qui leur sont applicables, tels sont les objets dont nous nous proposons de traiter dans cette dissertation.

§. I. *Des causes des Maladies éphémères.*

Il nous a paru convenable de ne considérer dans cet article que l'action des corps extérieurs sur l'organisation, et de réserver pour

le suivant l'étude des idiosyncrasies, qui semblent disposer le plus les sujets aux maladies dont il s'agit. Cette manière de procéder est la plus convenable pour faire sentir quelle idée on doit attacher à ce que les auteurs ont appelé causes prédisposantes des maladies. Ces causes ne sont en effet que les variétés d'organisation, qui font que tel individu, étant soumis à l'action de telle cause, éprouve telle maladie, tandis qu'un autre sujet étant, exposé à la même influence morbifique, est différemment affecté. Le rôle que jouent les idiosyncrasies individuelles dans la production des maladies doit donc former l'objet de considérations fort importantes, qui exigent les connaissances les plus positives et les plus étendues en physiologie, et qui seront de plus en plus utiles à la médecine pratique, à mesure que leur étude plus cultivée se perfectionnera. Dans l'état actuel de la médecine il n'est plus permis de traiter cette matière sous le nom de *prédisposition*, avec autant de légèreté qu'on l'a fait jusqu'à des temps encore très-voisins de nous.

Les causes extérieures qui déterminent les maladies éphémères sont les mêmes que celles qui provoquent des lésions plus graves ; seulement elles portent, dans le premier cas, aux organes une atteinte moins profonde, et que les efforts conservateurs de la nature dissipent spontanément dans un temps très-court. Ainsi, par exemple, un orateur, après avoir long-temps parlé en public, est saisi d'un enrrouement qui est déterminé par l'irritation légère de la membrane muqueuse du larynx et de l'arrière-bouche, irritation qui n'a qu'une existence éphémère. Lorsque des odeurs pénétrantes frappent pendant quelque temps l'odorat de certaines personnes, elles occasionnent une céphalalgie souvent très-violente, mais qui se dissipe toujours avec rapidité.

Si des faits semblables n'étaient pas excessivement nombreux, il pourrait être utile de les multiplier ; et alors il nous serait facile de montrer que les différentes classes de corps extérieurs, que dans ces derniers temps on a voulu réunir sous le nom générique de *modificateurs de l'économie*, peuvent déterminer, suivant la

violence de leur action , ou des maladies légères , ou des affections graves. Toutefois , dans un grand nombre de cas , le malade ne s'apercevant pas lui-même de l'impression trop fugitive exercée sur ses organes , il lui semble que les maladies éphémères ne reconnaissent aucune cause déterminante , et qu'elles sont le résultat des mouvemens spontanés de l'économie. Il n'est pas permis d'admettre une telle hypothèse ; et toutes les observations qui semblent prouver qu'une affection s'est développée sans causes extérieures doivent être répétées , afin de parvenir à la connaissance de cette cause ; découverte qui est indispensable pour compléter nos connaissances sur la maladie.

§. II. *Des dispositions organiques les plus favorables au développement des Maladies éphémères.*

Lorsqu'on considère l'existence de certaines personnes , on est frappé de la multiplicité étonnante de leurs maladies. Passant leur vie dans un état continu de douleurs , la cause la plus légère suffit pour altérer la régularité de leurs fonctions , et pour détruire leur santé toujours chancelante. Cependant ces personnes n'éprouvent jamais de maladies graves ; tout se borne pour elles à une succession presque constante de lésions variées , et qui toutes se dissipent avec la plus grande facilité. Leur mort paraît à chaque instant imminente , et trompe tous les calculs que l'on pourrait établir sur la durée probable de leur existence : elles arrivent presque constamment à une vieillesse fort avancée.

Les sujets dont nous parlons sont presque tous débiles ; leur système nerveux jouit d'une activité extraordinaire ; leurs viscères sont d'une sensibilité exquise , et toutes les impressions produisent sur eux les effets les plus remarquables. Avec une semblable organisation , le contact tant soit peu énergique des agens extérieurs suffit pour provoquer un état morbide ; mais , comme les individus qui en sont doués sont très-susceptibles , plus cet état se développe

aisément, moins l'action propre à le déterminer a besoin d'être violente; d'où il résulte que leurs organes ne sont presque jamais soumis à des atteintes profondes, et que leur irritation se dissipe avec autant de promptitude qu'elle se développe.

Il est rare que tous les organes soient également sensibles à l'action des causes morbifiques; le plus ordinairement un seul d'entre eux, ou un seul appareil organique, présente cette disposition remarquable: alors tout semble aboutir vers cette partie; les causes en apparence les plus éloignées portent sur elles leur action; l'affection des autres organes en détermine sympathiquement l'irritation; Ce point prédominant de l'économie semble être un centre vers lequel viennent converger toutes les impressions qu'elle reçoit. On sait, par exemple, que, chez certains sujets dont le cœur est très-mobile, les impressions morales les plus légères, les douleurs physiques les moins intenses suffisent pour déterminer des palpitations, ou d'autres désordres dans l'action de cet organe. Dans d'autres circonstances, c'est vers le canal alimentaire ou vers les organes génitaux que tous les mouvemens vont retentir. Tout semble propre ou à exciter ou à pervertir l'action de ces appareils. On possède des faits nombreux qui constatent combien est important le rôle que jouent les organes qui sont devenus prédominans dans l'économie; ainsi les plaies, les inflammations extérieures, ou celle des parties intérieures, sont constamment modifiées par toutes les impressions vives auxquelles le malade est soumis, etc.

Il est d'autres personnes, en apparence, mieux constituées que celles dont nous avons parlé précédemment, et dont l'organisation présente les mêmes résultats. Ces personnes ont le système musculaire bien développé, mais des impressions morales multipliées et très-variées, un genre de vie sédentaire, des habitudes vicieuses, ont rendu successivement leur système nerveux très-mobile, et leurs organes intérieurs très-sensibles. Leur constitution les éloignait primitivement de la disposition dont il s'agit; l'éducation, un genre de vie peu convenable, l'ont seul développé en eux. Il n'est pas

rare de trouver dans le monde , surtout parmi les gens de lettres et les artistes , des individus robustes , quant aux proportions de leurs membres , et qui ne peuvent cependant pas s'exposer impunément à la cause la plus légère qui tendrait à altérer leur santé.

Le médecin qui aura profondément médité sur le tempérament , les habitudes et la susceptibilité générale ou partielle de son malade , reconnoîtra presque toujours si une affection qui débute doit être légère ou grave. *Galien* dit que la fièvre éphémère , qui semble à tout médecin très-difficile à reconnaître lors de l'invasion , a toujours été pour lui d'un diagnostic aisé , et que jamais il n'est tombé dans l'erreur à ce sujet (1) ; mais ce grand médecin étudioit alors non-seulement les phénomènes actuels de la maladie , mais encore l'état antérieur et habituel du malade , l'intensité des causes qui ont déterminé le dérangement des fonctions ; il examinait , en un mot , toutes les circonstances antécédentes qui pouvaient éclairer sur la nature du mal.

Lorsque le sujet est constitué comme nous l'avons exposé , que les causes déterminantes de la maladie sont peu énergiques , et que les accidens sont peu considérables , le pronostic ne présente rien d'alarmant. Mais on doit toujours porter une attention sérieuse aux affections des individus que la force de leur tempérament place , pour ainsi dire , hors de la puissance des agens extérieurs. Ils bravent long - temps avec impunité tout ce qui pourrait le plus violemment altérer leur santé ; et , ainsi qu'ils le disent , ils ne sont jamais malades ; mais , lorsqu'enfin ils le deviennent , cet effet étant toujours le résultat d'une action très-violente exercée sur un ou plusieurs organes , la maladie présente les phénomènes les plus alarmans , et c'est avec la plus extrême difficulté que dans un grand nombre de cas l'on parvient à en triompher. Les sujets dont il s'agit sont donc très - rarement affectés ; mais aussi , par une

(1) *De different. feb.*, lib. 1 , cap. 8.

sorte de compensation , ne font-elles presque jamais de maladies légères.

§. III. *Quelles sont les affections pathologiques que l'on peut considérer comme des Maladies éphémères ?*

Toute irritation légère d'un ou de plusieurs organes peut être considérée comme une maladie éphémère : en parcourant les principaux appareils de l'économie , il ne sera pas difficile de signaler les principales affections qui peuvent se rallier à notre sujet.

Les organes digestifs sont exposés à une multitude de lésions diverses, qui se dissipent spontanément , dans le plus grand nombre des cas , et qui se reproduisent incessamment. L'anorexie , le pyrosis , l'état pâteux ou amer de la bouche , ne sont très-souvent que des indispositions passagères que l'excès ou la mauvaise qualité des alimens ou des boissons ont provoqués. Leur diagnostic est facile ; il suffit , en quelque sorte , pour l'établir , de connaître la définition des mots qui servent à exprimer ces états différens des organes.

L'indigestion est moins une maladie proprement dite qu'un résultat de l'affection de l'estomac. C'est en général plutôt par l'irritation de ce viscère que par son défaut de force que les indigestions surviennent. Toutefois ce dernier cas peut se présenter ; on le reconnaît à l'engouement que le sujet éprouve , à la pesanteur incommode qu'il ressent à l'épigastre , et à l'absence presque complète de tous les phénomènes de la sur-excitation gastrique ; les boissons chaudes et excitantes sont alors vivement désirées par le malade , et leur administration lui procure un soulagement qui est bientôt suivi de la disparition des accidens. Mais ces cas sont ceux qui se présentent le moins fréquemment : les substances alimentaires et les boissons ne sont réfractaires à l'action stomacale , et ne provoquent les contractions violentes et convulsives des organes digestifs que parce qu'elles ont exercé sur eux une action irri-

tante , soit que par leur nature elles fussent propres à déterminer cet effet , soit que les viscères aient été dans une disposition peu convenable , et conservant encore une susceptibilité trop considérable . ainsi que cela peut être observé dans les convalescences , où les indigestions sont à la fois les plus fréquentes et les plus graves.

Quelques espèces de coliques , telles que celles qui sont déterminées par des gaz ou par les matières stercorales accumulées dans l'intestin , certaines diarrhées nommées *séreuses* doivent être rangées parmi les maladies éphémères. Les exemples de ces espèces d'affections sont très-communs. *Morgagni* lui-même fut atteint , en courant la poste , d'une diarrhée séreuse qui lui fit rendre en douze heures environ seize livres de liquide par l'anus ; et il est probable que la maladie aurait pris un fâcheux caractère , s'il n'avait établi , au moyen d'un émétique , une violente perturbation. Il est impossible à un grand nombre de sujets de s'exposer à l'action d'un air froid et humide , de placer les pieds sur les carreaux glacés d'un parquet sans être saisis presque à l'instant de coliques plus ou moins violentes , ou d'une diarrhée qui se dissipe le plus ordinairement par les seuls efforts de la nature.

Les organes de la respiration n'étant pas unis au reste de l'économie par des sympathies aussi nombreuses et aussi énergiques que les viscères abdominaux , les agens extérieurs qui exercent sur eux une influence directe étant moins nombreux , il en résulte que leurs maladies sont moins multipliées. Aussi n'observe-t-on que des catarrhes très-légers , des irritations peu considérables de la membrane qui tapisse l'arrière-bouche et le voile du palais , qui puissent trouver place parmi les maladies éphémères. Mais ces affections doivent être l'objet de l'attention la plus sérieuse. En effet , peu intense d'abord , se dissipant spontanément , n'occasionnant presque aucune gêne aux malades , les catarrhes bronchiques que l'on néglige à leur début deviennent peu à peu habituels , et

les organes contractent enfin une inflammation chronique qui se termine très-fréquemment par la phthisie.

Les maladies éphémères semblent avoir une sorte de prédilection pour le système nerveux : soumis à une multitude d'excitans directs, il est de plus le centre vers lequel convergent toutes les impressions que recoivent les différentes parties de l'économie. Les phénomènes de son excitation sont variés à l'infini ; ils ont autant de modifications que l'on peut observer de sujets. C'est surtout dans les grandes villes que l'on peut observer les affections nerveuses sous toutes les formes ; c'est là que l'on peut voir une foule de personnes tourmentées sans cesse par des douleurs auxquelles elles attachent une haute importance , mais qui ne sont en dernière analyse que des maladies éphémères. Que le médecin physiologiste parcoure les boudoirs de la capitale , il y trouvera des êtres amollis , éternés , qui , semblables aux femmes de l'Orient , passent leur vie dans une constante oisiveté , et qui semblent ne vivre qu'au moyen des impressions nerveuses de tous genres auxquelles ils s'abandonnent. Il est digne de l'observateur d'examiner ces individus et de noter avec quelle étonnante rapidité les passions diverses provoquent chez eux les mouvemens les plus opposés : tantôt ce sont les transports de la joie qui succèdent presque sans intermédiaire à l'abattement le plus profond ; tantôt des douleurs vagues qui semblent parcourir toutes les parties du corps , et sont rapidement suivies de mouvemens convulsifs , etc.

La machine animale , parvenue à ce degré de susceptibilité , est , pour ainsi dire , entièrement soumise au système nerveux , et le médecin peut presque toujours , en ménageant convenablement les impressions que doit éprouver le malade , faire varier à son gré les mouvemens de rouages aussi mobiles.

Une question qui se présente ici naturellement , mais qui ne se rattache qu'indirectement au sujet de cette dissertation , est celle-ci : Les maladies nerveuses sont-elles actuellement plus fréquentes.

qu'elles ne l'étaient dans les siècles précédens , et en particulier vers la fin du siècle dernier ?

La solution de cette question nous semble importante sous plus d'un rapport ; elle pourrait servir à déterminer si nos mœurs , si nos habitudes sociales , etc. , se sont améliorées depuis l'époque dont nous parlons. Privé personnellement d'une expérience assez vaste pour résoudre ce problème , nous nous abstiendrons de rien préjuger sur les conclusions qu'il est possible de tirer de la comparaison de faits qui nous manquent entièrement.

Le délire , cet accident qui est presque toujours le signe d'une lésion grave et violente des principaux organes , peut exister d'une manière éphémère. Il est des sujets chez lesquels cette lésion cérébrale se manifeste avec la plus étonnante facilité : une douleur un peu vive , un léger accès de fièvre , quelquefois même la fatigue qui résulte d'un exercice trop violent , suffisent pour le provoquer. Dans ces circonstances , n'étant accompagné d'aucun autre phénomène qui indique un danger imminent , le délire doit être considéré , non comme un signe funeste , mais comme un résultat insolite et peu alarmant de l'irritation sympathique du système nerveux.

Les systèmes fibreux et musculaires sont aussi exposés à un assez grand nombre d'affections que l'on doit rapprocher des maladies éphémères. Les douleurs lombaires qui surviennent à la suite de violens efforts pour soulever des corps très-pesans , et qui sont fréquemment dues à la distension , et quelquefois à la rupture des faisceaux charnus ou fibreux , ces douleurs , disons - nous , ne sont d'autres fois que le résultat de la fatigue des muscles , et se dissipent spontanément. Dans ce cas , la violence des accidens n'est pas très-considérable , et le toucher donne la conviction de l'intégrité des parties.

Il existe une variété du lumbago dont il est convenable de parler ici ; c'est celle où cette affection est le résultat sympathique de l'irritation des gros intestins : il m'a été permis de recueillir plu-

sieurs faits qui démontrent l'existence de cette cause de la douleur lombaire. Celle-ci est alors excessivement vive; elle s'est développée sans cause appréciable pour le malade, puisqu'il n'a exercé aucun effort considérable, et qu'il n'a éprouvé aucune percussion sur la partie affectée. Si l'on examine l'état des viscères de la digestion, on reconnaît que le sujet éprouve une constipation plus ou moins opiniâtre, et quelquefois il ressent des douleurs profondes qui suivent le trajet des gros intestins, et surtout de la fin du colon.

Il y a peu de temps qu'un médecin recommandable fut appelé près d'un malade atteint de cette variété du lumbago. Cette cause de la maladie ne lui parut pas évidente : des bains, des cataplasmes anodins, quelques ventouses scarifiées, furent infructueusement mis en usage. Le patient, qui est un homme vigoureux, et dans la force de l'âge, éprouvait des douleurs très-violentes et qui provoquaient la fièvre. Les soins en apparence les mieux appropriés n'ayant procuré aucun soulagement, une consultation fut provoquée. Le médecin consultant ayant jugé, d'après les circonstances commémoratives, quelle était la nature du mal, encouragé surtout par l'état saburral de la langue, proposa l'emploi d'un purgatif assez énergique : à peine la potion commençait-elle à produire son effet, que la douleur diminua; et elle était complètement dissipée lorsque les évacuations, qui furent très-abondantes, eurent cessé.

Cette douleur lombaire sympathique, correspondante aux organes irrités, est probablement due aux communications qui unissent les nerfs qui se distribuent aux gros intestins, à ceux qui, provenant directement du canal rachidien, vont se perdre dans les muscles des lombes. Le lumbago, dans ce cas particulier, doit être rapproché de la douleur scapulaire, qui est un signe de l'inflammation du foie, et du point de côté non pleurétique qui accompagne certaines phlegmasies de l'estomac et se dissipe avec elles : le mécanisme suivant lequel ces divers phénomènes sont déterminés est probablement le même; mais nos connaissances

sur cette partie de la physiologie qui traite des sympathies sont encore trop peu avancées pour qu'il nous soit possible de rien énoncer de positif à cet égard.

La marche forcée détermine souvent un état que l'on peut ranger parmi les maladies éphémères. Tout le système musculaire des membres abdominaux, et surtout les articulations qui en unissent les différentes parties, sont quelquefois tellement douloureuses, que le plus léger mouvement est impossible. Cet état peut être porté à un assez haut degré de violence pour déterminer la fièvre, qui s'accompagne toujours alors de l'irritation sympathique de l'estomac, à cause, probablement, de la sympathie étroite qui unit ce viscère aux systèmes fibreux et synovial des grandes articulations; sympathie dont nous trouvons des preuves nombreuses dans plusieurs autres maladies.

Nous n'aurions qu'incomplètement traité notre sujet, si nous ne parlions ici de la fièvre éphémère. *Hippocrate*, *Celse*, *Galien*, et tous les médecins qui depuis ces grands maîtres ont travaillé au perfectionnement de la médecine pratique, ont fait mention de cette maladie. Elle a été considérée comme la plus simple des fièvres continues; et les phénomènes qui en signalent le cours ont été présentés comme devant servir de type pour caractériser l'état fébrile. La fièvre éphémère, dit *Celse*, ne mérite pas le nom d'*aiguë*, car elle n'est accompagnée d'aucun danger; elle ne doit pas non plus être rangée parmi les fièvres chroniques, puisque sa guérison est aussi facile que sa durée est peu considérable (1). Les caractères de cette fièvre sont, une horripilation légère, à laquelle succède bientôt une chaleur habituelle, un pouls plein et fréquent, une soif peu intense, qui persistent pendant quatre, six, douze ou vingt-quatre heures, terme où se manifeste une transpiration plus ou moins abondante, ou des urines légèrement troubles, ou enfin une épistaxis qui termine la maladie.

(1) Lib. 3, cap. 4.

Quelle est la cause prochaine de cette fièvre ? c'est-à-dire , de l'irritation de quel organe est-elle le résultat ? Cette question se rattache évidemment à celle de la nature des fièvres , qui est actuellement l'objet de tant de controverses , et sur laquelle nous nous abstiendrons de porter un jugement , qu'une longue expérience et des études les plus approfondies peuvent seul autoriser. Nous dirons seulement que nous avons vu les phénomènes caractéristiques de la fièvre éphémère dépendre de la plupart des affections dont nous avons précédemment parlé , lorsqu'elles étaient portées à un degré un peu considérable.

Ces faits ne prouvent rien , ni en faveur , ni contre l'existence essentielle de cette maladie : car , de ce qu'elle s'est toujours montrée à nous sous la dépendance d'une affection locale , il est impossible d'en conclure qu'elle ne puisse pas être primitive.

Il serait convenable de rallier aux maladies éphémères certaines éruptions cutanées , accompagnées d'une fièvre très-peu considérable , et qui se dissipent en douze , vingt-quatre ou trente-six heures. L'enfance est surtout l'époque de la vie où on les observe le plus fréquemment ; mais elles n'ont pas été observées et décrites avec assez de soin pour qu'il soit possible d'entrer ici à leur sujet dans des détails plus étendus.

§. IV. *Traitement.*

Ce que nous avons dit jusqu'ici démontre , ce nous semble , de la manière la plus solide la vérité d'une des propositions que nous avons établies en commençant cette dissertation : c'est que les maladies éphémères sont , comme toutes les autres maladies , le résultat de la lésion d'un ou de plusieurs organes. Le médecin qui ne veut pas s'exposer à agir en aveugle doit donc commencer par rechercher quel est l'organe affecté ; et ce n'est qu'après avoir acquis cette donnée fondamentale qu'il lui est permis de procéder à l'administration des moyens curatifs. Dans les cas dont nous nous

occupons , la lésion morbifique est peu considérable , il est vrai ; mais elle peut faire en peu de jours de rapides progrès , et se convertir , ainsi qu'on le dit , en des maladies graves , et même mortelles. Le traitement des affections légères doit donc être déterminé avec exactitude. Les malades et le médecin ne sauraient apporter trop d'attention à combattre un mal que les premiers considèrent avec une indifférence qui souvent leur a été funeste.

Toutefois , un objet continuel d'étonnement pour l'observateur , c'est la rapidité avec laquelle les actions vitales se rétablissent dans leur ordre accoutumé , chez les personnes dont le système nerveux est prédominant ; et qui sont le plus exposées aux maladies éphémères. Ces affections sont susceptibles d'acquérir une telle intensité , lorsqu'elles attaquent des individus ainsi constitués , elles déterminent alors des accidens si nombreux , et en apparence si graves , qu'aux yeux d'un praticien peu exercé , les malades semblent menacés du danger le plus imminent. Eh bien , presque toujours la scène la plus orageuse , celle que les convulsions , les spasmes , les lésions les plus variées de la sensibilité ont rendue la plus alarmante , se termine par le rétablissement inopiné du calme le plus parfait ; il semble que le système nerveux , dont l'exaltation avait causé tout le mal , possède dans son extrême mobilité la condition la plus favorable au retour de l'équilibre de toutes les fonctions.

Les lésions de la digestion , telles que le pyrosis , l'anorexie , les dérangemens divers de l'appétit , etc. , dépendent très-fréquemment , lorsqu'elles sont habituelles , d'une inflammation chronique de l'estomac. Il faut donc que le médecin s'assure de la véritable position du malade ; et si la lésion profonde du principal organe de la digestion est constatée , il doit négliger des indispositions légères , qui ne peuvent plus lui faire prendre le change , pour ne s'occuper que du désordre principal , qui en est la cause première et qui les entretient. Quand ces affections sont récentes , que le malade en éprouve rarement les atteintes , et qu'il n'existe pas de

signes qui annoncent l'inflammation lente de l'estomac , il suffit de soumettre pendant quelques jours le malade à une diète sévère , de lui administrer des boissons délayantes et adoucissantes ; et presque constamment ces moyens fort simples de traitement , que l'on pourrait appeler *négatifs* , suffisent pour laisser à la nature la faculté de rétablir la santé.

Excepté quelques cas fort rares et que l'expérience a déterminés , ces maladies ne réclament presque jamais , lorsque leur début est peu violent , et que le malade n'a été soumis à l'action d'aucune cause capable d'altérer profondément sa constitution , que la soustraction des agens qui les ont occasionnées , et l'emploi de moyens adoucissans et d'un régime sévère. C'est dans les maladies aiguës , et surtout dans les maladies éphémères que ces principes d'une sage expectation reçoivent l'application la plus avantageuse. Cette conduite , dont *Hippocrate* a tracé les règles les plus importantes , qui a été suivie par les médecins les plus illustres de l'antiquité , et par ceux d'entre les modernes qui ont ramené les esprits sur la route de l'observation et de la vérité , sera toujours celle du praticien qui aura le mieux approfondi la marche de la nature. Malheur à l'empirisme aveugle qui , ne connaissant pas les véritables lois qui président aux actions vitales , veut à toute force combattre des accidens que la nature dissiperait à moins de frais , et sans faire courir aux malades les dangers attachés à l'administration des remèdes perturbateurs dont il les accable incessamment !

Les indigestions n'exigent que l'emploi des boissons délayantes , prises en abondance. Rarement les évacuans sont nécessaires ; et si le lendemain les symptômes annoncent une violente irritation du canal alimentaire , on devra recourir , suivant l'intensité des accidens , aux saignées locales plus ou moins abondantes et répétées.

Les lésions du système nerveux dont nous avons parlé dans le paragraphe précédent n'exigent que l'emploi de quelques remèdes antispasmodiques , quand les organes digestifs ne sont pas dans un

état d'irritation qui doit toujours en faire proscrire l'usage. Mais c'est bien moins contre des affections passagères, et qui se dissipent par les seuls efforts de la nature, que le médecin doit diriger son attention, que contre les habitudes vicieuses qui les rendent si funestes. L'exercice à pied ou à cheval, les bains froids, une vie active, sont les véritables préservatifs d'une multitude de maladies qui sont inconnues à tous ceux qui savent faire un usage convenable de leurs facultés physiques et morales.

Ce que nous avons dit du lumbago, qui dépend de l'irritation des gros intestins, suffit pour indiquer quelle conduite doit suivre le médecin dans le cas de cette espèce.

Toutes les autres irritations légères, telles que celles qui résultent des marches forcées, de l'action trop vive d'un air froid sur les bronches, etc., doivent être traitées d'après les principes que nous avons précédemment établis. La seule affection qui, si elle devenait intense, mériterait un traitement plus actif, est la diarrhée séreuse, que l'on a vue quelquefois épuiser les malades avec la plus extrême rapidité. Il est vrai qu'alors elle ne saurait plus être considérée comme une maladie éphémère; elle exigerait l'emploi des médicamens astringens et toniques, si le canal digestif ne paraissait pas enflammé; ou l'administration d'un vomitif, s'il existe des signes évidens d'une surcharge dans les premières voies; et ce médicament sera alors d'autant plus avantageux qu'il déterminera une révulsion salutaire en même temps qu'il provoquera l'expulsion des matières qui semblent entretenir tous les accidens.

Suivant nous, la fièvre éphémère, quand elle est symptomatique, et c'est ainsi que nous l'avons toujours observée, n'ajoute rien aux indications que font naître les irritations qui la provoquent. Dans les cas où l'on a cru reconnaître son caractère essentiel, le repos, les boissons adoucissantes, la privation des alimens, sont les moyens curatifs que l'expérience a indiqués comme les plus avantageux. Son traitement, même dans ce cas, qui doit être fort rare, est donc

absolument le même que dans ceux où elle est le résultat d'une affection locale.

Telles sont les réflexions qui m'ont été suggérées par l'étude attentive que j'ai faite de maladies qu'il importe de connaître, non moins que celle qui font courir aux malades les dangers les plus graves. Puissé-je avoir saisi l'esprit des savantes leçons des illustres professeurs dont je m'honore d'avoir été l'élève !

HIPPOCRATIS APHORISMI

(Edente *PARISET*).

I.

Vita brevis , ars longa , occasio præceps , experientia fallax ,
judicium difficile. Oportet autem non modò se ipsum exhibere
quæ oportet facientem , sed etiam ægrum , et præsentem , et
externa. *Sect. 1 , aph. 1.*

II.

His quæ non secundum rationem levant , credere non oportet ;
neque timere valdè quæ præter rationem prava fiunt horum : enim
multa inconstantia sunt , nec admodum permanere , neque durare
solent. *Sect. 2 , aph. 27.*

III.

In morbis minùs periclitantur ii quorum naturæ , et ætati , et
habitu , et tempori magis cognatus fuerit morbus , quàm ii quibus
horum nulli similis fuerit. *Ibid. , aph. 34.*

IV.

In omni corporis motu , quando dolore cœperit , interquiescere ,
statim lassitudinem curat. *Ibid. , aph. 48.*